

été oint et sacré en cette qualité par le chef suprême de l'Église; qui comptait deux ou trois élections du peuple français à la souveraineté; qui avait été reconnu Empereur par tout le continent de l'Europe, avait traité comme tel avec tous les souverains, et conclu avec eux tous des alliances de sang et d'intérêt: il réunissait donc sur sa personne la totalité des titres religieux, civils et politiques qui existent parmi les hommes, et que, par une singularité bizarre, mais vraie, aucun des princes régnant en Europe n'eût pu montrer accumulée de la sorte sur le premier, le chef, le fondateur de sa dynastie. Toutefois l'Empereur, qui avait eu l'intention de prendre un nom d'incognito, en débarquant en Angleterre, celui de colonel *Durocou Muiron*, n'y songea plus, dès qu'on s'obstina à lui disputer ses vrais titres.

*Mardi 8. — Mercredi 9.*

Description minutieuse du logement de l'Empereur à bord du Northumberland.

Le vaisseau était dans la plus grande confusion, il était encombré d'hommes et d'objets; nous étions partis dans une si grande hâte, que presque rien à bord

n'était à sa place, et que, sous voiles, on travaillait sans relâche à l'armement du vaisseau.

Voici la description minutieuse de la partie du vaisseau que nous avons occupée. L'espace en arrière du mât d'artimon renfermait deux pièces en commun et deux chambres particulières; la première était la salle à manger, d'environ dix pieds de large, ayant de long toute la largeur du vaisseau, éclairée par un sabord aux deux extrémités, et par un vitrage supérieur; le salon était composé de tout le reste, diminué de deux chambres symétriques, à droite et à gauche, chacune ayant une entrée sur la salle à manger et une autre sur le salon. L'Empereur occupait celle de gauche, où on avait dressé son lit de campagne; l'Amiral avait celle de droite. Il avait été strictement recommandé surtout que le salon demeurât en commun, qu'il ne fût pas abandonné à l'Empereur en propre; les ministres avaient poussé la sollicitude jusqu'à s'alarmer d'une si triviale déférence.

La table à manger suivait la forme de la salle. L'Empereur s'y trouvait adossé au salon, regardant dans le sens du vais-



seau; à sa gauche était M<sup>me</sup> Bertrand; à sa droite, l'Amiral; à la droite de celui-ci, M<sup>me</sup> de Montholon; la table tournait alors: sur le petit côté était le commandant du vaisseau (capitaine Ross); en face de lui, sur le côté correspondant, était M. de Montholon, à côté de M<sup>me</sup> Bertrand; puis le secrétaire du vaisseau; restait le côté opposé à l'Empereur, qui, à partir du commandant du bâtiment, était rempli par le Grand-Maréchal, le général, colonel du 53<sup>e</sup>, moi et le baron Gourgaud. L'Amiral priait tous les jours un ou deux officiers, qui s'intercalaient au milieu de nous. J'étais presque en face de l'Empereur. La musique du 53<sup>e</sup>, recrutée depuis peu, s'exerçait durant tout le dîner à nos dépens. Nous avions deux services; mais on manquait de provisions; d'ailleurs nos goûts étaient si différens de celui de nos hôtes! ils faisaient, il est vrai, ce qu'ils pouvaient; mais encore ne devions-nous pas être difficiles. Je fus logé avec mon fils à tribord, par le travers du grand mât, dans une petite chambre tracée en toile, et renfermant un canon.

Nous faisons voile, autant que le vent nous le permettait, pour sortir de la

Manche, longeant les côtes de l'Angleterre, où l'on envoyait à chaque port chercher des provisions, et compléter les besoins du vaisseau. Il nous vint beaucoup d'objets de Plymouth, d'où plusieurs bâtimens nous rejoignirent; il en fut de même de Falmouth.

*Jeudi 10.*

Nous perdons la terre de vue. — Réflexions — Plaidoyers contre les ministres anglais.

Le dix, nous fûmes tout à fait hors de la Manche, et nous perdîmes la terre de vue. Alors commencèrent à s'accomplir nos nouvelles destinées! Ce moment vint remuer encore une fois le fond de mon cœur; certains objets y retrouvèrent tout leur empire: je mettais une satisfaction amère à me déchirer de mes propres mains! « O vous que j'aimais! » qui m'attachiez à la vie! mes vrais amis, » mes plus chers affections, je me suis » montré digne de vous! Soyez-le de » moi; ne m'oubliez jamais! »

Cependant nous faisons route, et bientôt nous allons être hors de l'Europe. Ainsi, en moins de six semaines, l'Empereur avait abdiqué son trône, il s'était remis entre les mains des Anglais,



il se trouvait jeté sur un roc au milieu du vaste océan. Certes, c'est une échelle peu commune pour mesurer les chances de la fortune et les forces de l'âme! Toutefois l'histoire jugera, avec plus d'avantage que nous, ces trois grandes circonstances : elle aura à prononcer sur un horizon entièrement dégagé; nous, nous n'aurons été que dans les nuages.

A peine Napoléon avait-il abdicqué, que, voyant se dérouler les malheurs de la patrie, on lui a fait une faute de ce grand sacrifice. Dès qu'on l'a su prisonnier à Plymouth, on l'a blâmé de sa noble magnanimité; il n'est pas jusqu'à s'être laissé mettre en route pour Sainte-Hélène, dont on n'ait osé lui faire reproche : tel est le vulgaire! ne prononçant jamais que sur ce qu'il voit à l'instant même. Mais, à côté des maux qu'une résolution n'a pu prévenir, il faudrait savoir mettre tous ceux que la résolution contraire aurait amenés.

Napoléon, en abdiquant, a réuni tous les amis de la patrie vers un seul et même point : son salut! Il a laissé la France ne réclamant plus, devant toutes les nations, que les droits sacrés de l'indépendance des peuples; il a ôté tout pré-

texte aux alliés de ravager et morceler notre territoire; il a détruit toute idée de son ambition personnelle; il est sorti le héros d'une cause dont il demeure le messie. Si l'on n'a pas retiré de son génie et de ses forces ce qu'on pouvait en attendre comme citoyen, la faute en est seule à l'impéritie ou à la trahison du gouvernement transitoire qui lui a succédé. Rendu à Rochefort, et le capitaine des frégates refusant de sortir, devait-il perdre le fruit de son abdication? Devait-il rentrer dans l'intérieur, se mettre à la tête de simples bandes, quand il avait renoncé à des armées! Nourrir en désespéré une guerre civile sans résultat, qui ne pouvait servir qu'à perdre les derniers soutiens, les futures espérances de la patrie? Dans cet état de choses, il prit la résolution la plus magnanime : elle est digne de sa vie, et répond à vingt ans de calomnies ridiculement accumulées sur son caractère. Mais que dira l'histoire, de ces ministres d'une nation libérale, gardiens et dépositaires des droits du peuple, toujours ardens à recueillir des Coriolan; n'ayant que des chaînes pour un Camille?

Quant au reproche de s'être laissé dé-



porter à Sainte-Hélène, il serait honteux d'y répondre. Se défendre corps à corps dans une chambre de vaisseau, tuer quelqu'un de sa propre main, essayer de mettre le feu aux poudres, est tout au plus d'un flibustier. La dignité dans le malheur, la soumission à la nécessité, ont aussi leur gloire; c'est celle des grands hommes que l'infortune terrasse.

Quand les ministres anglais se trouvèrent maîtres de la personne de Napoléon, la passion les gouverna beaucoup plus que la justice et la politique. Ils négligèrent le triomphe de leurs lois, méconnurent les droits de l'hospitalité, oublièrent leur honneur, compromirent celui de leur pays. Ils arrêtrèrent de reléguer leur hôte au milieu de l'Océan, de le retenir captif sur un rocher, à deux mille lieues de l'Europe, loin de la vue et de la communication des hommes: on eût dit qu'ils eussent voulu confier aux angoisses de l'exil, aux fatigues du voyage, aux privations de toute espèce, à l'influence mortelle d'un ciel brûlant, une destruction dont ils n'osaient pas se charger eux-mêmes. Toutefois, pour s'associer en quelque sorte le vœu de la nation et la nécessité des circonstances,

les papiers publics, à leur instigation, aiguillonnèrent les passions de la multitude, en remuant la fange des calomnies et des mensonges passés; tandis que, de leur côté, les ministres déclarèrent que leur détermination n'était qu'un engagement pris avec les alliés. Or, nous nous présentâmes au moment même de l'effervescence, au moment où l'on réveillait ainsi tout ce qui pouvait rendre odieux: les feuilles étaient pleines des déclamations les plus virulentes; on y reproduisait avec fiel, tous les actes, les expressions mêmes qui, durant cette lutte de vingt ans, pouvaient blesser l'orgueil national et ranimer la haine. Cependant, durant le séjour que nous fîmes à Plymouth, le mouvement de toute l'Angleterre qui se précipitait vers le sud pour nous apercevoir, l'attitude et les sentimens de ceux qui y parvinrent, purent nous convaincre que cette irritation factice tomberait d'elle-même, nous pûmes espérer, en partant, que le peuple anglais se désintéressant chaque jour davantage, dans une cause qui cesse d'être la sienne, l'opinion finirait par se tourner, avec le temps, contre les ministres, et que nous leur préparions;



dans l'avenir, de redoutables attaques et une grande responsabilité.

Et que répondrait-on au membre du sénat britannique qui, se levant dans les circonstances présentes, dirait :

« Nous venons d'être comblés d'un succès sans exemple ! la fortune nous a livré à discrétion notre implacable ennemi. Nous nous sommes vus tout-à-coup dans les mains les destinées du souverain et du peuple français. Nous avons pu disposer de l'avenir, ou en enchaîner, du moins pour long-temps, les chances défavorables. Nos ministres ont sans doute profité de tant d'avantages ? Ils auront assuré nos intérêts, notre bonheur, notre gloire ? Ils nous auront garanti une paix durable, le premier de nos vœux, comme le premier de nos besoins ? ils auront éteint en Europe cette agitation turbulente, ce sentiment de guerre qui tient toutes les nations en armes ? Ils auront consacré cet heureux équilibre politique qui prévient les révolutions, et réduit les guerres à peu de chose ? Ils auront affermi, propagé, nos principes nationaux ? Ils nous auront ménagé la bienveillance et l'affection des peuples

» européens, pour prix de nos efforts en leur faveur ? Ils auront fait ressortir l'excellence et la supériorité de nos institutions et de nos lois ? Mais, hélas ! à toutes ces questions, je n'entends que : Non ! non ! non ! Bien au contraire, me dit-on, l'Europe ne fut jamais plus enflammée ; sa situation n'est tout au plus qu'une trêve en armes ; chaque puissance accroît le nombre de ses soldats ; l'équilibre politique est tout à fait détruit et rompu ; nous avons anéanti, chez nos voisins, les principes qui sont la base sacrée de notre doctrine politique ; une jalousie universelle anime tout le continent contre nous ; et nos lois civiles ont reçu un outrage qui tend à laisser une tache indélébile sur le pays.

» Nos ministres se seraient-ils flattés de répondre à tout, en nous faisant contempler la destruction de notre rivale ? Mais où est donc là notre grand intérêt ? Son existence, convenablement calculée, n'est-elle pas nécessaire à notre gloire et à notre durée ? car je suis de ceux qui craindraient nos propres succès, si nous demeurions, sans contrôle, au sein d'une trop grande prospérité.



» Que dis-je ! cette rivale peut même nous  
 » être essentiellement nécessaire, comme  
 » alliée ou comme contrepoids. Ce serait  
 » une insigne folie que d'imaginer que, la  
 » grande lutte finie, les puissances du con-  
 » tinent ne reprendront pas leur jalousie  
 » naturelle contre notre puissance mari-  
 » time, si préjudiciable à leurs intérêts ?  
 » En s'unissant à nous de bonne foi, elles  
 » ne firent que parer au danger le plus  
 » pressant. Bientôt les affaires se compli-  
 » quent de nouveau infailliblement ; et  
 » si cette monarchie universelle, qui nous  
 » a fait courir tant de dangers, et que nous  
 » avons abattue lorsqu'elle s'élevait du  
 » midi vers le nord, venait à nous menacer  
 » de nouveau, en se précipitant du nord  
 » vers le midi, où serait notre ressource ?  
 » Quel est donc notre aveuglement d'avoir  
 » ainsi annihilé la France, en lui imposant  
 » un gouvernement que nos armées sont  
 » obligées de défendre et de garder ? Pour-  
 » quoi surtout nous être attiré l'animosité  
 » individuelle de son immense popula-  
 » tion ? Si l'affaiblissement ou même la  
 » destruction de la France était dans notre  
 » véritable intérêt, il fallait l'effectuer : ce  
 » que la morale civile eût pu condamner,  
 » la politique l'eût absous ; mais il fallait

» l'avouer franchement : les nations, aussi  
 » bien que les individus, savent se sou-  
 » mettre à la nécessité. En disant nette-  
 » ment aux vaincus qu'on use des droits  
 » de la victoire, leur orgueil se réfugie  
 » dans les vicissitudes de la fortune ; mais  
 » leur cœur se remplit de fiel et de rage,  
 » si on les dépouille avec le langage de la  
 » fausseté, de l'hypocrisie et de la mau-  
 » vaise foi : c'est alors joindre l'outrage à  
 » la violence. Ainsi, pourquoi dire qu'on  
 » n'a cherché que le bonheur des Fran-  
 » çais, et les accabler de contributions ?  
 » Pourquoi prétendre n'avoir voulu que  
 » les délivrer de la tyrannie, et leur faire  
 » souffrir des maux intolérables ? n'avoir  
 » fait la guerre qu'à un seul homme, et  
 » fouler aux pieds tout une nation, saisir  
 » ses forteresses, et la dépouiller des tro-  
 » phées que lui valurent ses victoires, non  
 » parce qu'on l'a vaincue à son tour, ce  
 » qui serait tout simple et très-légitime ;  
 » mais parce qu'ils ne furent, lui dit-on,  
 » que le résultat du vol et du brigandage ?  
 » Pourquoi tant de contradictions entre  
 » les actions et les paroles ? C'est qu'au  
 » travers de tout cela, on marche à un but  
 » qu'on n'oserait avouer ; on est guidé  
 » par une doctrine trop impopulaire ; on

1.2.5  
 45.6



» cherche à servir un parti en Europe, et  
 » non des principes éternels. Loin de moi  
 » l'idée d'aucune application personnelle;  
 » je veux être ici sans préjugés, sans pas-  
 » sions; je ne connais en cet instant que  
 » les intérêts de mon pays. Puissent nos  
 » ministres ne connaître que de pareils  
 » sentimens! Mais comment ont-ils pu  
 » placer la Grande-Bretagne au rang ou à  
 » la tête des puissances qui ont anéanti,  
 » sans pudeur, à la face des nations, le  
 » droit sacré de l'indépendance des peu-  
 » ples? De quel front ont-ils pu sanction-  
 » ner de pareilles maximes? Leur séjour  
 » au congrès de Vienne les aurait-il donc  
 » enivrés à la coupe des vieilles doctrines  
 » continentales? ou la venue des souve-  
 » rains étrangers en ce pays, y aurait-elle  
 » inoculé les sentimens du pouvoir ab-  
 » solu, et détruit la maxime nationale des  
 » droits du peuple? Qui a pu les conduire  
 » à renverser le choix solennel d'une na-  
 » tion?.....

» A son retour, Napoléon avait consacré  
 » les institutions publiques, les lois fonda-  
 » mentales qui sont les nôtres; à ces actes  
 » il devait toute sa popularité et toute sa  
 » force; s'il les eût enfreints, il n'était  
 » plus rien, et il était trop habile et trop

» fort pour qu'on pût lui en supposer la  
 » pensée. Alors les institutions des deux  
 » peuples se fussent correspondues, en  
 » dépit de toute chose; alors arrivait peut-  
 » être ce moment d'un système nouveau,  
 » inconnu; et deux peuples, qui jusqu'ici  
 » n'ont senti que de l'éloignement et de  
 » la haine, eussent pu en venir à ne cimen-  
 » ter qu'une union naturelle et des inté-  
 » rêts inséparables et communs. Au lieu  
 » de cela, des vues étroites et immorales  
 » nous ont placés dans une attitude for-  
 » cée et contre nature; elles mettent la  
 » Grande-Bretagne en opposition directe  
 » avec ses mœurs, ses lois, sa doctrine, sa  
 » religion. Nous, peuple libre, nous im-  
 » posons des chaînes à nos voisins! Nous,  
 » peuple souverain, nous détruisons à  
 » côté de nous la souveraineté du peuple!  
 » Nous, les gardiens des idées libérales,  
 » nous employons nos forces à les étein-  
 » dre! Nous, les protecteurs et la tête de  
 » la religion protestante, nous laissons  
 » massacrer nos frères de France, en pré-  
 » sence de nos bannières nationales! Que  
 » les ministres ne viennent pas faire valoir,  
 » comme un avantage pour nous, d'entre-  
 » tenir par-là sur le continent une armée  
 » considérable qui ne nous coûtera rien?



» Je redoute cet avantage, bien plus que  
 » certains revers : sur un sol étranger, nos  
 » soldats nous deviennent étrangers ; ils  
 » finissent par n'avoir de patrie que le  
 » champ de bataille ; les mœurs, les maxi-  
 » mes de nos jeunes gens se corrompent  
 » au milieu des mœurs et des maximes des  
 » étrangers. Si les ministres, gardiens de  
 » notre constitution, avaient hérité de  
 » l'esprit de nos pères, au lieu de mettre  
 » un prix à conserver une grosse armée,  
 » ils s'empresseraient bien plutôt de la ré-  
 » duire. Les ministres se rejeteraient-ils  
 » sur ce que les alliés ont voulu, une fois  
 » pour toutes, détruire dans son principe  
 » l'esprit révolutionnaire ? Mais, dans ce  
 » sens, la révolution était finie ; les alliés  
 » la recommencent.

» Les souverains, en exaltant leurs pré-  
 » rogatives, en favorisant à l'excès la fac-  
 » tion de l'aristocratie, ont réveillé la  
 » jalousie et les passions des peuples.  
 » L'Europe sera bientôt divisée partout,  
 » dans les deux partis extrêmes de Marius  
 » et de Sylla. La cause des rois et celle de  
 » leurs Cours étaient gagnée : ils la remet-  
 » tent en question. Où cela ne peut-il pas  
 » nous mener ! Il n'est point de pays en  
 » Europe qui gémissent davantage des excès

» de la révolution française, que la France  
 » même ; ce malheureux pays serait-il des-  
 » tiné à donner le spectacle des excès con-  
 » traire ! Une erreur vulgaire, propagée  
 » par nos mesures, et qu'on ne saurait  
 » s'empêcher de relever en passant, c'est  
 » que celui qu'on anathématise aujour-  
 » d'hui comme l'homme de la révolution,  
 » est précisément celui qui l'a merveilieu-  
 » sement arrêtée dans son cours, avec la  
 » force et l'énergie de l'athlète qui arrê-  
 » terait un char lancé dans la carrière ;  
 » c'est lui qui a remis la France dans la so-  
 » ciété de l'Europe ; c'est lui qui a rétabli  
 » les mœurs, les principes, le langage de  
 » notre civilisation moderne ; c'est lui qui  
 » a fait disparaître les taches de cette  
 » révolution, devant le plus bel éclat de la  
 » gloire. Les alliés, en entrant en France,  
 » n'ont pu s'empêcher de rendre hom-  
 » mage à ses monumens, à ses institutions,  
 » à son administration, la plus vigoureuse  
 » et la plus éclairée que l'on ait connue.  
 » Que seraient devenus les souverains de  
 » Vienne et de Berlin, si, en entrant dans  
 » leurs capitales, il se fût laissé aller à ré-  
 » volutionner leurs peuples ? On sait, au  
 » contraire, qu'il y contint les germes  
 » qu'il y trouva : ce fut au point que les



» révolutionnaires le regardèrent alors  
 » comme un apostat de la révolution.  
 » Comment se fait-il que les circonstances  
 » et notre maladresse l'en déclarent au-  
 » jourd'hui, aux yeux de ces mêmes peu-  
 » ples, le martyr et le messie? Il fallait le  
 » combattre quand il était à craindre pour  
 » nous, et nous associer son génie sitôt  
 » que notre premier but a été rempli. Que  
 » nos ministres ne viennent pas davan-  
 » tage, pour justifier leur conduite et leurs  
 » mesures, nous dire qu'ils y étaient for-  
 » cément obligés par le grand principe  
 » de la légitimité; qu'entendraient-ils  
 » donc par-là?

» Serait-ce l'empêchement absolu de  
 » l'élévation de toute dynastie nouvelle?  
 » Ignore-t-on que ces principes, vrais en  
 » théorie, ne se décident que par des  
 » faits dans le monde politique? Ne sait-  
 » on pas bien que les couronnes sont  
 » dans la main de Dieu, et dans le gain  
 » des batailles? Si celle de Waterloo eût  
 » tourné autrement, que serait devenu,  
 » pour eux, ce grand principe de leur lé-  
 » gitimité? Auraient-ils refusé de traiter  
 » *sine qua non*; et pense-t-on, sérieuse-  
 » ment et de bonne foi, nous faire croire  
 » que l'Europe n'eût pu exister avec l'ap-

» parition d'une dynastie nouvelle? Ose-  
 » rait-on soutenir que le bien-être des  
 » peuples tient à consacrer que la faveur  
 » du Ciel s'est épuisée tout à fait sur les  
 » familles qui règnent aujourd'hui? Mais  
 » depuis quand cette religion nouvelle  
 » dans nos ministres? Comment sont-ils  
 » devenus si difficiles, si scrupuleux sur  
 » ce principe? Les communications in-  
 » times de Vienne, ses nombreux rap-  
 » ports secrets, auraient-ils établi, non-  
 » seulement une coalition de Rois, mais  
 » encore une coalition de doctrines et de  
 » ministres, une conjuration contre les  
 » jeux de la fortune et l'empire irrésis-  
 » tible des choses? Nous fûmes donc bien  
 » peu délicats lorsque nous reconnûmes  
 » le Premier Consul et reçûmes ses ambas-  
 » sadeurs; lorsque, plus tard, en guerre  
 » avec lui, nous le reconnaissons comme  
 » Chef du gouvernement français; lors-  
 » que nous envoyions lord Lauderdale  
 » traiter à Paris avec l'Empereur des  
 » Français; lorsque ces mêmes ministres  
 » traitaient sur le même pied à Châtillon,  
 » et signaient peut-être même des arti-  
 » cles; s'ils eussent été ratifiés, que se-  
 » rait alors devenue la sainteté de leur  
 » nouveau principe? Pourquoi sont-ils



» en ce moment si indifférens sur les évé-  
 » nemens de l'Espagne, où un fils a dé-  
 » trôné son père ? Comment sont-ils les  
 » alliés de la Suède, où l'on a chassé le  
 » souverain légitime, pour appeler un  
 » étranger ? Mais bien plus, comment  
 » ont-ils osé adopter cette nouvelle doc-  
 » trine, sans songer à la famille qui nous  
 » gouverne, à la glorieuse révolution qui  
 » nous l'a donnée, aux belles lois qui  
 » l'ont consacrée, et qui nous ont régis  
 » avec tant de lustre jusqu'à aujourd'hui ?

» Mais c'est assez parler des fautes de  
 » nos ministres à l'extérieur, j'arrive à  
 » un de leurs actes domestiques qui ou-  
 » trage nos lois, et blesse leur honneur :  
 » la déportation de Napoléon.

» Ce noble ennemi, par une magna-  
 » nimité digne de sa vie, dédaignant de  
 » s'adresser à l'Empereur de Russie, qui  
 » s'est dit son ami; dédaignant de s'a-  
 » dresser à l'Empereur d'Autriche, dont  
 » il est devenu le fils, avait choisi son  
 » refuge dans notre île, au sein de notre  
 » nation, qu'il avait combattue vingt ans :  
 » c'est qu'en butte à toute l'Europe, il  
 » prétendait encore, dans ses infortunes,  
 » conserver son indépendance, et la trou-  
 » ver dans la fixité, l'empire de nos lois.

» Quel plus beau triomphe pour elles ?  
 » quel plus éclatant hommage pour nos  
 » institutions ? Les ministres lui ont tendu  
 » un piège ; ils ont encouragé ce senti-  
 » ment ; et quand il s'est remis en leur  
 » pouvoir, ils l'ont chargé de chaînes :  
 » car c'est un fait que personne ne sau-  
 » rait nier, que Napoléon est venu libre-  
 » ment et de bonne foi à bord du Belle-  
 » rophon. On lui a dit que l'on avait au-  
 » torité de le recevoir pour le conduire  
 » en Angleterre ; il a pris ces paroles pour  
 » un engagement de l'hospitalité ; sa let-  
 » tre au Prince-Régent en fait foi, et cet  
 » engagement a dû devenir réel pour lui,  
 » quand cette lettre, communiquée avant  
 » qu'il parût, est demeurée sans obser-  
 » vation. Vainement nos ministres nous  
 » diront qu'ils ont été forcés de le livrer  
 » à l'ostracisme des Rois ; qu'ils en avaient  
 » pris l'engagement. On leur répondra  
 » toujours par ce dilemme accablant : Ou  
 » vous aviez pris cet engagement avant  
 » sa venue, et en l'attirant à vous, vous  
 » avez forfait à l'honneur : ou vous avez  
 » pris cet engagement depuis sa venue,  
 » et vous avez forfait à vos devoirs, en  
 » soumettant nos lois et notre dignité à  
 » des convenances étrangères. Je de-



» mande donc que Napoléon soit ramené; qu'il soit débarqué dans notre pays, qu'il s'était choisi pour asile; je demande ce retour comme une réparation solennelle à l'outrage fait à nos lois, qui, par ce triomphe, s'accroissent encore même de leur violation momentanée, etc., etc. »

*Vendredi 11 au Lundi 14.*

Détails et habitudes de l'Empereur à bord.

Nous faisons route pour traverser le golfe de Gascogne, et doubler le cap Finistère. Le vent était favorable, mais faible; la saison fort chaude; nos journées des plus monotones. L'Empereur déjeûnait dans sa chambre, à des heures irrégulières. Nous, les Français, déjeûnions à dix heures, à notre manière; les Anglais avaient déjeûné à huit heures, à la leur.

L'Empereur, dans la matinée, appelait quelqu'un de nous tour à tour, pour connaître le journal du vaisseau, les lieues faites, l'état du vent, les nouvelles, etc., etc. Il lisait beaucoup, s'habillait vers quatre heures, et passait alors dans la salle commune, où il jouait aux échecs avec un de nous; à cinq heures,

l'Amiral, venu de sa chambre quelques instans auparavant, lui disait qu'on était servi.

Tout le monde sait que l'Empereur n'était guère plus d'un quart d'heure à dîner; ici, les deux services seulement tenaient d'une heure à une heure et demie; c'était pour lui une des contrariétés les plus pénibles, bien qu'il n'en témoignât jamais rien; sa figure, ses gestes, toute sa personne, étaient constamment impassibles. Cette cuisine nouvelle, la différence des mets, leur qualité, n'ont jamais obtenu de lui ni approbation, ni rebut; jamais il n'a exprimé ni désir, ni contrariété; il était servi par ses deux valets de chambre, placés derrière lui. Dans le principe, l'Amiral voulait lui offrir de toutes choses; mais il suffit du simple remerciement de l'Empereur, et de la manière dont il fut exprimé, pour qu'il n'y revînt pas. Néanmoins il continua toujours beaucoup d'attention sur cet objet; mais ce n'était plus qu'aux valets de chambre qu'il indiquait ce qu'il pouvait y avoir de préférable; ceux-ci s'en occupaient seuls; l'Empereur y demeurait tout à fait étranger, ne voyant, ne recherchant,